

par définition, ceux qui existent encore aujourd'hui. Dès que les Mohmands le permettront, les premières étapes de sa randonnée se laisseront repérer ainsi que les dernières viennent de l'être, dès que les Svâtîs l'ont permis, par Sir Aurel Stein (5) : souhaitons seulement que le futur explorateur de Nysa ait hérité de l'habileté sans rivale du découvreur de l'Aornos. Mais même si nous nous en tenons à la grand-route, son tracé n'est pas simple et nous devons, selon les époques, en distinguer trois états : le premier, celui des lieutenants et des successeurs d'Alexandre, se préoccupait avant tout d'atteindre Pushkarâvatî; le second, au temps des pèlerins chinois, passait par Purushapura, mais traversait aussi l'Indus à Udabhâṇḍa; le troisième enfin et le plus moderne se dirige directement sur Attock. La rapidité de leur description compensera la lenteur des controverses préliminaires.

a) *Viâ Pushkarâvatî*. — Si l'on pouvait s'en fier à la carte, nous devrions passer le plus confortablement du monde, le long d'une rivière assagie et dans une grasse vallée, des 625 mètres de Jelâlâbâd aux 430 mètres de Dakka. Malheureusement il en est des atlas comme des dictionnaires : à défaut d'une expérience directe de la langue et du pays, ils trompent autant qu'ils renseignent. En fait les 60 kilomètres entre Jelâlâbâd et Dakka peuvent compter parmi les plus sablonneux et rocaillieux qu'on trouve en aucun lieu du monde. Du côté du Nord (sauf au débouché du Kunâr, le Choès d'Arrien et le Choas de Ptolémée), les montagnes habitées par les Mohmands poussent leurs contreforts rocheux et nus à pic sur la rive gauche de la rivière. Du côté du Sud, les Montagnes-Blanches, repaire des Shinvarîs, allongent parfois jusqu'en travers de la route leurs longues pentes arides, terminées par d'abruptes falaises de conglomérat. C'est tout juste si de petites oasis clairsemées offrent de place en place un site où loger un caravanséraï. Le spectacle est déconcertant pour les visiteurs montant de l'Inde. Par bonne chance, en Asie, les voitures automobiles ont su, selon l'expression consacrée, se mettre courageusement à la rude école de l'adversité. Elles qu'en Europe rien ne saurait satisfaire qu'un tapis de billard, elles ont appris là-bas à se contenter d'un semblant de route. Évidemment ces durs parcours leur font des existences brèves ; mais leurs barbares chauffeurs n'ont cure de leurs grincements. Quant aux passagers, les cahots auront ceci de bon pour eux qu'ils les réchaufferont en hiver ; mais qu'Allâh les préserve de rôtir au soleil de juillet, sur les galets brûlants du chemin, dans la réverbération des parois rocheuses. C'est vraiment une ironie du sort qui veut que ces quinze lieues de rocailles soient la seule étape constante qu'ont toujours suivie, et que devront toujours suivre tous les itinéraires imaginés ou imaginables entre le moyen Oxus et le moyen Indus.

Après Dakka, tandis que la rivière décrit un grand circuit vers le Nord à la recherche d'un passage à travers la montagne, la route ancienne de Pushkarâvatî, moins asservie aux lois de la pesanteur, continue tout droit vers l'Est. Elle gravit un premier *kotal*, redescend dans la cuvette d'un petit bassin alpestre où nichent les villages de Varsâk et d'Isagai, retrouve la rivière redescendant du Nord après sa boucle, l'enjambe, escalade un nouveau *kotal* de 1.110 mètres et, par Haïdar-Khân et Shâhmansur-Khel, s'en vient passer sous les canons du fort de Michnî (360 m.). Ce dernier détail, soit dit entre nous, est même la meilleure garantie que nous puissions donner de son existence ; car les quelques lignes qui précèdent ont été écrites uniquement d'après la carte anglaise ; et il serait prématuré d'y aller voir : la rançon à payer serait par trop coûteuse (6). Mais cette lacune dans le témoignage oculaire que nous nous flattons d'apporter pour tout le reste n'est pas bien grave : à vol d'oiseau c'est à peine si dix lieues séparent Dakka de Michnî. Seul le vagabondage sans frein des rivières indiennes dès qu'elles se sentent en plaine pourrait encore nous créer un dernier embarras. Par bonne chance, en déviant vers le Sud-Est, le Kôphên a laissé un témoin de son ancien lit. Nous n'avons plus qu'à suivre la rive gauche de ce chenal, le plus